

Voltaire

Le philosophe ignorant

Présentation et notes
par Véronique Le Ru



Extrait de la publication



Le philosophe ignorant

Œuvres philosophiques de Voltaire dans la même collection

Dictionnaire philosophique.

Lettres philosophiques. Derniers écrits sur Dieu.

Lettres philosophiques.

Traité sur la tolérance.

VOLTAIRE



Le philosophe ignorant



PRÉSENTATION

NOTES

GLOSSAIRE

DOSSIER

BIBLIOGRAPHIE

par Véronique Le Ru

GF-Flammarion

Présentation

L'AUTO PORTRAIT DE VOLTAIRE EN PHILOSOPHE IGNORANT

Voilà bien un titre provocateur : *Le Philosophe ignorant*, qui paraît en 1766, révèle toute la charge subversive que Voltaire entend donner à son essai. Le philosophe, n'est-ce pas traditionnellement le sage, celui qui est doté de sagesse, c'est-à-dire de sagesse et de science ? En joignant au terme « philosophe » le qualificatif d'« ignorant », Voltaire s'insurge contre la manière de penser des philosophes prétendument savants, contre l'esprit de système de ceux qui s'arrogent le droit de résumer l'univers dans leur construction philosophique ou métaphysique. Voltaire ne condamne pas l'esprit philosophique, sans doute ce qu'il y a de plus précieux pour lui, mais les faiseurs de système et leurs sectateurs, les professeurs de philosophie. Il ne se moque pas de l'homme, il ne se moque pas de l'animal qui se nourrit de transcendentaux, il sait parfaitement qu'il appartient à cette espèce, mais il tourne en dérision les philosophes qui les mettent en système et qui s'en éprennent à tel point qu'ils le pensent comme la seule réalité qui vaille. Les philosophes à système et leurs sectateurs, voilà la cible sur laquelle Voltaire tire à boulets rouges. L'essai de 1766 est une arme destinée à écraser l'infâme, décliné non pas dans la version triviale de la

superstition religieuse et du fanatisme des prêtres, mais sous la forme instruite des systèmes philosophiques. *Le Philosophe ignorant* combat l'intolérance des faiseurs et défenseurs des systèmes et le dogmatisme de ceux qui les professent. Sans doute la figure la plus emblématique du professeur qui ne pense plus par lui-même mais seulement par le système qu'il a fait sien est-elle celle de Pangloss, celui qui enseigne la « métaphysico-théologico-cosmolonigologie¹ »... Nigologie : la science des nigauds enserrée en un système de métaphysique, de théologie et de cosmologie. À la logorrhée de Pangloss, Voltaire oppose le rire, le rire de Démocrite. À la différence de ce dernier, Voltaire ne descend pas tous les jours au port d'Abdère pour rire des frénétiques activités des hommes, des choses graves et légères, de l'exercice d'un métier, du désir de reconnaissance et de promotion sociale, des discours des orateurs donnés devant la foule, du mariage d'un tel, des mésaventures de tel autre, mais il écrit *Le Philosophe ignorant* en confiant à chacun de ses doutes un éclat du rire du philosophe grec. Quand, à la demande des Abdéritains, inquiets pour la santé mentale du philosophe, Hippocrate rend visite à Démocrite, il le trouve assis à l'ombre d'un platane en train d'écrire un traité sur la folie. À la question du médecin : « pourquoi ris-tu ? », il répond : « je ris d'un unique objet, l'homme plein de déraison qui transgresse les lois de la vérité pour des biens dont nul en mourant ne demeure le maître ». Après quoi Hippocrate considérera Démocrite comme l'homme le plus sain d'esprit et le plus sensé qui soit. Après avoir lu *Le Philosophe ignorant*, on est conduit au même jugement. L'apparente contradiction du titre s'efface : seul un préjugé nous faisait y voir un oxymore. Après avoir ri avec Voltaire de tous les systèmes, on comprend qu'il nous faut renouer

1. *Candide ou l'optimisme*, in *Romans et contes*, Paris, GF-Flammarion, 1966, p.180, édition de René Pomeau.

avec la racine grecque du mot « philosophe » : le philosophe n'est pas celui qui est sage et savant mais celui qui aime la sagesse et la vérité et qui ne cesse de les rechercher, tout en sachant que sa quête n'aura pas de fin puisque la quête est la fin même de sa vie. Voltaire nous invite à mettre nos pas, comme il le fait lui-même, dans ceux de Socrate pour qui le premier geste est de prendre conscience de son ignorance : on croyait savoir mais en réalité on ignorait qu'on ignorait. Quand on sait qu'on ignore, alors on peut commencer à philosopher, c'est pourquoi le philosophe doit être ignorant.

Dans *Le Philosophe ignorant*, Voltaire fait le point sur ses lectures philosophiques. Mais ce point est un coup de poing dans la figure des bâtisseurs de systèmes en papier, dans la figure des bâtisseurs d'univers en carton pâte. Au terme de ce voyage au bout de l'extravagance dogmatique, une chose est claire : on ne sait rien mais on le sait, et cela est le plus merveilleux aiguillon qui soit pour se mettre à la recherche de la vérité.

LE TESTAMENT PHILOSOPHIQUE DE VOLTAIRE : DU TRAITÉ DE MÉTAPHYSIQUE AU PHILOSOPHE IGNORANT, OU COMMENT BOUCLER LA BOUCLE

Trente-deux ans séparent *Le Philosophe ignorant* publié en 1766 du *Traité de métaphysique* que Voltaire a rédigé en 1734 et qui sera publié dans l'édition posthume des *Œuvres complètes* de Kehl (1785-1789). En 1734, Voltaire a 40 ans, il vient de rencontrer Gabrielle-Émilie de Breteuil, marquise du Châtelet, avec qui il vivra à Cirey jusqu'à la mort de la marquise en 1749. Il lui dédicace ainsi son traité :

L'auteur de la métaphysique
Que l'on apporte à vos genoux
Mérita d'être cuit dans la place publique,

Mais il ne brûla que pour vous.

En 1766, Voltaire a 72 ans, il vient d'obtenir la réhabilitation (en 1765) de Jean Calas, négociant calviniste qui avait été injustement accusé d'avoir tué son fils, retrouvé pendu. Jean Calas fut condamné à mort et exécuté en 1762. Voltaire, pour le réhabiliter, publia le *Traité sur la tolérance, à l'occasion de la mort de Jean Calas* en 1763.

Et pourtant, malgré le grand laps de temps qui sépare la rédaction des deux ouvrages, on peut toutefois lire, à plus d'un titre, *Le Philosophe ignorant* comme une reprise du *Traité de métaphysique*. D'une part, il faut noter la concision de ces deux textes (une cinquantaine de pages pour le *Traité de métaphysique*, une ou deux pages de plus pour *Le Philosophe ignorant*). D'autre part, remarquons aussi l'homogénéité des questions abordées : qu'est-ce que l'homme ? Dieu existe-t-il ? Que valent les opinions matérialistes ? D'où viennent les idées ? Les objets extérieurs existent-ils ? Qu'est-ce que l'âme de l'homme ? L'homme est-il libre ? L'homme est-il un être sociable ? Les vertus et les vices sont-ils relatifs aux conventions ?

En outre, malgré les trente-deux ans écoulés, dans la construction de la problématique, Voltaire choisit la même entrée en matière pour ses deux ouvrages : le doute. En 1734, il ouvre son traité par une introduction qu'il intitule « Doutes sur l'homme ». En 1766, il présente un sommaire intitulé « Table des doutes » comportant cinquante-six titres dont plus du tiers sous forme de questions telles que *L'homme est-il libre ? Y a-t-il une morale ? Consentement universel est-il preuve de vérité ? La nature est-elle toujours la même ? La philosophie est-elle une vertu ?*

Cependant, le doute voltairien est loin d'être cartésien : il n'est ni hyperbolique ni provisoire, il est modeste, modéré et il dure puisque trente-deux ans ne suffisent pas à le lever. La permanence de ce doute fait planer un

soupçon sur le portrait que l'on fait habituellement de Voltaire en habit de déiste : Que cache cet habit ? Un croyant ou un penseur sceptique ? Ce qui est certain, c'est que les incroyables ont exercé une grande influence sur la pensée de Voltaire. Dans l'introduction du *Traité de métaphysique*, il mentionne Hobbes, Locke, Descartes et Bayle parmi les philosophes et les esprits sages et il termine son traité en faisant référence aux incroyables et aux libertins que la philosophie n'empêche pas d'être d'une vertu rigide. Pour illustrer ce point, il cite La Mothe Le Vayer, Bayle de nouveau, Locke de nouveau, Spinoza et Shaftesbury. Ne répond-il pas ainsi à Bayle qui se demandait s'il peut exister une société d'athées vertueux¹ ? Si l'on tient compte de la mention privilégiée faite à ces penseurs (dans l'introduction et dans la conclusion), on peut avancer que Voltaire rédige le *Traité de métaphysique* sous l'égide de deux références principales : Locke et Bayle.

Or ces deux philosophes constituent aussi deux références extrêmement importantes dans *Le Philosophe ignorant* : le nom de Locke apparaît dans trois titres de doutes (XXIX, XXXIV et XXXV) et si le nom de Bayle n'apparaît qu'une fois aux côtés de celui de Spinoza (dans la Table des Doutes, on trouve en effet : XXIV. *Justice rendue à Spinoza et à Bayle*, alors que, dans le corps du texte le Doute XXIV porte juste le titre *Spinoza*), il est pourtant très présent dans l'ouvrage de Voltaire, ne serait-ce que par le choix d'intituler « Doute » chaque question philosophique qu'il discute, et aussi par la lecture très baylienne qu'il fait de Spinoza (voir le Doute XXIV). Le scepticisme de Bayle que l'on peut résumer par le double mot d'ordre – savoir attendre et douter – se diffuse dans les doutes voltairiens animés

1. Voir Pierre Bayle, *Pensées diverses sur la comète*, Rotterdam, 1683, § CLXXII à CLXXVI, p. 525-540 ; Paris, GF-Flammarion, 2007, édition de Joyce et Hubert Bost.

par la même modestie teintée d'ironie devant les faiseurs de système. Quant à Locke, c'est son empirisme qui convainc Voltaire : toutes nos idées viennent des sens. Cette origine empirique des idées que Locke expose dans le Livre II de son *Essai philosophique concernant l'entendement humain* va de pair avec le démantèlement du système cartésien des idées innées (qu'il a opéré dans le Livre I), ce qui n'est pas pour déplaire à Voltaire dont l'œuvre est marquée par un anticartésianisme assez fort, corrélé à sa défense et à sa diffusion de la pensée de Newton en France¹.

Ces deux philosophies que Voltaire fait siennes le conduisent à des acrobaties intellectuelles : comment concilier son déisme et son scepticisme (Doutes X, XI, XV et XXIV) ? Comment soutenir, d'une part, que la morale est naturelle et universelle car fondée en Dieu et, d'autre part, que les principes de la morale s'acquièrent mais que cependant ils ne varient pas d'une civilisation à l'autre, d'un continent à l'autre, d'une langue à l'autre (Doutes XXXV, XXXVI et XXXVIII) ? Voltaire n'hésite pas à tenir dans ses mains les rênes de la contradiction en disant : je ne sais qui je suis ni qui sont les autres (Doutes I à V, XII) mais je crois en cet axiome : tout ouvrage démontre un ouvrier (Doute XV), donc Dieu existe même si je ne le peux connaître (Doutes XVII à XXIII). De même pour la morale, Voltaire préfère la contradiction qui consiste à affirmer à la fois le caractère universel et naturel de la morale (Doutes XXXI, XXXII) et l'acquisition empirique des principes de la morale plutôt que de sombrer dans le relativisme des valeurs (Doutes XXXIII à XXXVIII).

Cependant, à propos de la question de la liberté de l'homme, Voltaire est obligé de reconnaître que sa pensée a évolué depuis le *Traité de métaphysique*. Ainsi, à la fin

1. Sur ce point, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à V. Le Ru, *Voltaire newtonien*, Paris, Vuibert-Adapt, 2005.

du Doute XIII, Voltaire écrit : « L'ignorant qui pense ainsi, n'a pas toujours pensé de même, mais il est enfin contraint de se rendre », il est enfin contraint de se rendre, c'est-à-dire de réviser sa conception positive de la liberté de l'homme développée dans le chapitre VII du *Traité de métaphysique* dans lequel Voltaire affirmait que certes il y a des hommes plus libres que d'autres mais que la liberté est la santé de l'âme, même si elle est faible et bornée comme notre raison et comme toutes nos facultés. À l'âge de 72 ans, Voltaire remise son habit joyeux d'homme libre au placard : l'heure n'est plus au déisme optimiste de 1734 mais au constat que « tout ce qui arrive est nécessaire » (Doute XIII). Que s'est-il passé entre 1734 et 1766 ? De l'eau puis des torrents de boue ont coulé sous les ponts, et les ponts eux-mêmes se sont effondrés à la suite du terrible tremblement de terre du 1^{er} novembre 1755 qui a secoué une capitale européenne, Lisbonne, causant soixante mille morts (plus du tiers des habitants). Après cette catastrophe, Voltaire ne traduit plus de la même manière la formule « Tout est bien » de Pope¹ qu'il avait adoptée lors de son séjour en Angleterre en 1726-1728.

DE « TOUT EST BIEN » À « AINSI SOIT-IL »

En même temps que la terre a tremblé à Lisbonne, la confiance et l'admiration qu'il éprouve envers Pope, l'inventeur de l'expression « Tout est bien », se sont fissurées : Voltaire devient de plus en plus critique vis-à-vis de cette formule, qu'il met en scène, avec un malin plaisir, d'abord dans ses contes au milieu du siècle (*Candide ou l'optimisme*, 1759), puis en 1766 dans *Le Philosophe ignorant*

1. Voltaire lit son ouvrage *Essay on man* en Angleterre vers 1727, et la première traduction française de l'*Essai sur l'homme* faite par Silhouette paraît en 1736.

(Doute XXVI : « Du meilleur des mondes »), enfin dans les *Questions sur l'Encyclopédie* vers 1770 (article « Bien, tout est bien »). Voltaire ne croit plus comme jadis que le paradis est là où il vit¹, mais il se gausse de ceux qui, comme Pangloss, défendent en faisant preuve de mauvaise foi la thèse leibnizienne de l'optimisme : « Pangloss avouait qu'il avait toujours horriblement souffert ; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours, et n'en croyait rien². » Quand Pangloss cherche, dans la conclusion de *Candide*³, à discuter avec le derviche du sens de la vie humaine, et lui demande : « Que faut-il donc faire ? », celui-ci lui répond « Te taire » et quand Pangloss insiste encore : « Je me flattais [...] de raisonner un peu avec vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'âme, de l'harmonie préétablie », le derviche lui ferme la porte au nez.

Pour suivre l'évolution de la pensée de Voltaire entre le *Traité de métaphysique* de 1734 où il affiche un déisme souriant compatible avec la liberté de l'homme, et *Le Philosophe ignorant* de 1766 où son déisme est mis en tension par le constat qu'il y a du mal sur la terre et que tout arrive nécessairement, appuyons-nous sur les trois traductions successives que propose Voltaire de l'expression « Tout est bien ».

1) Entre 1734 et 1746, ce qui correspond à peu près à la période où il vit à Cirey avec la célèbre mathématicienne newtonienne, Gabrielle-Émilie de Breteuil, « Tout est bien » signifie pour Voltaire à la fois « tout est ce qu'il doit être » et « tout est relatif ». Face à cette

1. En 1736, Voltaire n'hésitait pas à écrire : « Le Paradis terrestre est où je suis », c'est le dernier vers du *Mondain*, in tome X, p. 83 des *Œuvres complètes*, établies par Louis Moland, Paris, Garnier frères, 1877-1883, 52 vol.

2. *Candide ou l'optimisme* in *Romans et contes*, éd. citée, p. 257.

3. *Ibid.*, p. 257-258.

reconnaissance de l'ordre du monde et de la relativité générale du bien et du mal, les hommes sont d'égale condition, tout est égal.

2) Dans un deuxième temps, entre 1747 et 1755, Voltaire traduit « Tout est bien » par « tout est passable ». L'argument du dessein qui consiste à inférer de l'ordre et de la nature, le principe d'ordre qu'est le Dieu créateur, bat de l'aile et le Dieu des déistes est aussi menacé que celui de la Providence chrétienne. Mais Voltaire a peur de l'athéisme : il juge Jean Meslier (1664-1729), prêtre et philosophe français qui dans son *Testament* se déclare ouvertement athée, comme un penseur dangereux. Il ne peut ni ne veut renoncer au « Tout est bien ». Dieu existe mais l'humanité souffre, la philosophie est impuissante à résoudre le conflit qui naît de ces deux certitudes et mieux vaut écrire des contes que faire un système vain par définition¹.

3) Enfin, à partir de 1756 et de son *Poème sur le désastre de Lisbonne*, Voltaire nie que tout soit bien aujourd'hui mais laisse une place à l'espérance : « un jour (peut-être ?), tout sera bien ». Dans les *Questions sur l'Encyclopédie* rédigées en 1770, il revient une dernière fois sur la question du « Bien, Tout est bien » et son dernier mot est de renoncer à lire Spinoza : « Des raisonneurs ont prétendu qu'il n'est pas dans la nature de l'Être des êtres que les choses soient autrement qu'elles ne sont. C'est un rude système ; je n'en sais pas assez pour oser seulement l'examiner². » Au « Tout est ainsi », Voltaire préfère finalement le « Ainsi soit-il ». Même si la condition humaine est régie par les lois de la nature, le regard

1. René Pomeau remarque à ce propos que le conte voltairien naît de la crise de 1748 : « De frêles humanités y courent, dont l'existence même est un reproche à Dieu [...] » in *La Religion de Voltaire*, p. 243.

2. Voir « Bien, Tout est bien », in tome XVII des *Œuvres complètes*, éd. Moland.

de Voltaire demeure celui d'un déiste sceptique qui préfère se désoler de la souffrance humaine que de la renvoyer au réalisme indifférent du « Tout est nécessaire ». Pour cela, il maintient Dieu à bout de bras et il conclut que tout est une question de point de vue : ce qui est ordre au regard de Dieu est pure nécessité pour l'humanité souffrante.

L'idée forte qui transparaît, à travers ces variations sur le thème du « Tout est bien », est que Voltaire est demeuré fidèle au scepticisme de Bayle sans que cette fidélité l'ait jamais conduit à rejeter radicalement le déisme ni à laisser toute espérance.

Mais l'infléchissement de ses traductions du « Tout est bien » témoigne du scepticisme grandissant de Voltaire à qui l'on pourrait peut-être reprocher ce que lui-même critique chez Pangloss : soutenir avec une certaine mauvaise foi la thèse déiste alors qu'il est persuadé que tout arrive nécessairement. Malgré qu'il en ait, son Dieu ne serait-il pas au fond celui de Spinoza ?

LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

Les deux procédés narratifs récurrents qui caractérisent les ouvrages de Voltaire, qu'il s'agisse des contes ou des ouvrages dits sérieux, sont le regard du dessus et le voyage autour du monde. Or il se sert aussi de ces deux procédés dans les deux traités que nous avons mis en résonance, à savoir le *Traité de métaphysique* et *Le Philosophe ignorant*. Dans l'introduction du *Traité de métaphysique*, Voltaire suppose qu'il descend du globe de Mars ou de Jupiter et qu'il peut ainsi porter une vue rapide sur tous les siècles, sur tous les pays et par conséquent sur « toutes les sottises de ce petit globe¹ ». Dans

1. Voir l'introduction du *Traité de métaphysique*, in tome XVII des *Œuvres complètes*.

Le Philosophe ignorant, les Doutes XXVI à XXIX peuvent être lus comme un micro-contes, une variation de *Candide* sur le thème du meilleur des mondes (Doute XXVI), où Pangloss et sa logorrhée se laissent entendre dans les trois points de suspension à la fin du Doute XXVII sur les monades, où le narrateur reprend son baluchon et rencontre un Anglais nommé Cudworth (Doute XXVIII) et où, harassé, il finit son voyage dans les bras de son père Locke (retour de l'enfant prodigue dans le Doute XXIX). C'est cette perméabilité entre l'univers des contes et *Le Philosophe ignorant* qui rend la lecture du traité de 1766 si singulière : Voltaire ne s'invente-t-il pas dans le Doute LIII un lieu de naissance fictif : « Ma mère m'a dit que j'étais né au bord du Rhin » ? Ne s'invente-t-il pas dans ce même Doute un double : « J'ai demandé à mon ami le savant Apédeutès » ? Apédeutès : celui qui est *a-paideion*, ce qui signifie en grec sans éducation, sans instruction, ignorant. Le savant Apédeutès est bien un double, mot pour mot, du philosophe ignorant, mais cette fois « natif de Courlande » (Doute LIII). En 1767, Voltaire réutilise ce terme comme nom commun dans *L'Ingénu* où il parle des apédeutes de Constantinople qui dénoncent l'hérésie en très mauvais grec¹.

Cependant, dans cet itinéraire de Voltaire, *Le Philosophe ignorant* a une place insigne en ce qu'il revêt une valeur testamentaire : ce qu'il dit ensuite dans les contes ou dans le *Dictionnaire philosophique* ou dans les *Questions sur l'Encyclopédie* n'ajoute rien au *modus vivendi* du *Philosophe ignorant* qui doit vivre avec ses contradictions : Dieu existe, mais il y a du mal sur terre ; la morale, fondée en Dieu, est naturelle et universelle, mais ses principes comme toutes les idées s'acquièrent par les sens et pourtant ne varient pas d'une civilisation à l'autre ; l'homme n'est pas libre, tout arrive nécessairement, mais

1. *L'Ingénu*, in *Romans et contes*, éd. citée, p. 353-354.

il vaut mieux déformer Spinoza pour s'en moquer que le lire.

Enfin, ce qui est remarquable dans ce petit testament philosophique, c'est la vitalité qui s'en dégage : certes l'auteur n'est plus le jeune homme amoureux de la marquise du Châtelet de 1734, mais la présence de son esprit et de son ironie perce sous chaque Doute jusqu'à atteindre la profession de foi finale du philosophe qui aime par-dessus tout la recherche de la vérité, véritable point d'orgue de tout l'essai : « Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus se cacher devant ces monstres [l'hydre du fanatisme, l'envie et la calomnie], que l'on ne doit s'abstenir de prendre de la nourriture dans la crainte d'être empoisonné » (Doute LVI). Ce que nous apprend ainsi Voltaire, c'est que rechercher la vérité, c'est prendre des risques mais qu'il vaut mieux oser penser par soi-même que de « rester oisif dans les ténèbres » (Doute LVI).

Cette leçon, Voltaire la rend visible tout au long de son essai par la lutte du philosophe ignorant avec ses contradictions qu'il préfère assumer plutôt qu'effacer. Du reste, François Arouet n'a-t-il pas choisi son pseudonyme Voltaire en raison de l'esprit virevoltant qui l'anime mais aussi de l'esprit de révolte qu'il veut insuffler : Voltaire ou l'ironie d'un anagramme ou d'un mot de verlan avant l'heure Volt-air/Volt-èr pour mettre de la révolte dans l'air. Car ce qui est impressionnant, c'est de voir que Voltaire, à l'âge de 72 ans, ne lâche pas prise : il faut chercher la vérité, il faut inlassablement chercher à s'instruire : « Mais malgré ce désespoir [dû à l'impossibilité de résoudre les grandes questions métaphysiques], je ne laisse de désirer d'être instruit, et ma curiosité trompée est toujours insatiable » (Doute IV).

La soixantaine passée, Voltaire montre dans sa vie même que sa recherche de la vérité s'est muée en un véritable combat pour la vérité, comme l'attestent les deux

affaires qui le préoccupent dans les années 60, à savoir l'affaire Calas et celle du chevalier de La Barre.

L'affaire Calas est l'histoire d'une erreur judiciaire due à l'intolérance religieuse : le 13 octobre 1761, l'aîné des six enfants de Jean Calas, Marc-Antoine, se pend. Les parents commettent l'imprudence, pour éviter l'opprobre, de cacher le suicide. La justice accuse alors le père Jean, de religion calviniste, d'avoir tué son fils parce que celui-ci aurait manifesté l'intention de se convertir au catholicisme. En vertu d'un arrêt du parlement de Toulouse, Calas fut rompu vif sur la roue en 1762. Voltaire recueillit à Ferney sa veuve et deux de ses enfants, les trois autres ayant été enfermés dans des couvents. Il obtint un arrêt du Conseil du Roi qui cassa celui de Toulouse et prononça la réhabilitation de Jean Calas en 1765.

La deuxième affaire est celle du chevalier de La Barre. Ce gentilhomme, né en 1745, fut accusé d'avoir mutilé un crucifix et d'avoir proféré des blasphèmes, et arrêté en compagnie de trois jeunes gens, tous suspectés de ne pas s'être découverts au passage du saint sacrement en 1765. Le chevalier de La Barre fut condamné par le présidial d'Abbeville à avoir le poing coupé, la langue arrachée, puis à être brûlé. Il en appela au parlement de Paris, qui ordonna qu'il serait décapité avant d'être livré aux flammes. Il mourut avec courage. Réclamée vainement par Voltaire, sa réhabilitation fut décrétée par la Convention en 1793.

Or l'injustice qui frappe le chevalier de La Barre et son exécution atroce se produisent au moment où *Le Philosophe ignorant* sort des presses genevoises, ce qui oblige Voltaire à différer l'envoi de son ouvrage à Paris. De fait, la livraison de l'ouvrage est retardée de quelques mois, il n'est diffusé en France qu'au début de 1767. Voltaire est contraint de faire profil bas car cette affaire l'implique comme responsable moral des écarts du jeune contestataire (on a en effet retrouvé chez le chevalier un exemplaire du *Dictionnaire philosophique* qu'on a brûlé sur le

N° d'édition : L.01EHPN000290.N001
Dépôt légal : septembre 2009

Extrait de la publication